

le lui avait fait ; son étonnement naît lorsqu'elle avait découvert que lui, Vieuvicq, ne connaissait pas le fameux lord, ignorait qu'il y eût au monde une poulie du nom de "Nice-Girl" et que cet animal incomparable eût jamais posé le sabot sur le gazon de Chantilly.

Non ! il n'y avait rien de commun entre lui et Jeanne ; rien qu'un souvenir ravivé un instant, au fond d'un désert où elle était dépaycée, de même que lui, tout à l'heure, était dépaycé près d'elle.

Comme cette tournée de boutiques ressemblait peu à leur excursion à travers les laudes de Plounévez ! Ce jour-là, il avait cru retrouver une amie, et tout à l'heure... Ah ! comme il aurait voulu arracher et jeter loin d'elle ce médaillon qui contenait des crins de bête ! Comme Paris la changeait !

Chez lui, la fatigue arrivait, mais non le calme. Il se décida à rentrer. La vieille Françoise, une ancienne servante de Vieuvicq, ouvrit la porte de son logis et lui servit son repas solitaire. Il n'y toucha guère, lui toujours affamé à la fin de ses journées laborieuses. Loin de cette pièce étroite et sombre, son imagination cherchait la table où Jeanne, maintenant, était assise, radieuse de beauté sous l'éclat des bougies, gaie, riieuse, entourée d'hommages.

Qui sait si lord Mawbray n'était pas près d'elle.

—Vous semblez fatigué, monsieur Guy ? disait la vieille Franc-Comtoise qui parlait à son maître comme au temps où il avait dix ans. Vous n'avez pas bonne mine. Je suis sûre que vous vous êtes tué du travail aujourd'hui.

—C'est vrai, ma bonne Françoise. Je me sens fatigué ce soir.

—Maudit pays ! ce n'est pas une vie de chrétiens qu'on y mène ; c'est un métier de bêtes de somme. "Las moi !" pourquoi se donner tant de mal pour être riche quand vous avez un château qui vous attend, où je vous ferais mieux vivre avec vingt-

cinq sous par jour, qu'à Paris avec vingt cinq francs !

—Sois tranquille ; nous y retournerons. Il fait meilleur à Vieuvicq qu'ici, tu n'as pas tort. En ce moment, je voudrais déjà y être.

—Ce sera un beau jour pour le village et la contrée. Du temps de M. le comte et de madame la comtesse.—que Dieu ait leurs âmes !—le pays ne ressemblait guère à ce qu'il est aujourd'hui. Les pauvres savaient le chemin de la cuisine et, le dimanche, c'était beau de voir les grilles ouvertes et les gars jouant aux quilles sous les marronniers, comme s'ils eussent été chez eux. Aujourd'hui, les grilles sont fermées, les pauvres en valent pis et les cabaretiers en sont plus riches.

—Mais, ma pauvre Françoise, si nous retournions maintenant à Vieuvicq, ce ne serait plus comme autrefois. Que dirais-tu de voir la cuisine sans pauvres, l'écurie sans chevaux, le jardin sans fleurs, le vestibule sans domestiques !

—"Las moi !" monsieur Guy ! S'il y avait eu un peu moins de tout cela dans le temps jadis, il y en aurait un peu plus aujourd'hui ; on sait ce qu'on sait. Pour sûr, le grand monde doit avoir sa fierté, puisque nous l'avons, nous autres. Mais, précisément ! là-bas, avec une méchante veste sur le dos, vous seriez toujours monsieur le comte et chacun vous ôterait son chapeau. Ici cela ne vous sert à rien, d'être habillé comme les beaux messieurs. On ne vous regarde quasiment point, et le charbonnier d'en bas, chez qui je me sers, pourtant, ne vous salue pas, le malhonnête ! quand vous passez devant sa boutique.

Guy rentra dans son cabinet de travail, où les longues tables, perchées sur leurs tréteaux à crémaillère, étaient couvertes de dessins inachevés. Très accablé, il se laissa tomber dans un fauteuil et regarda une aquarelle pendue au mur. Elle représentait la porte d'un manoir surmontée d'un vieil écusson.